

# Les Cultural Studies et l'étude des cultures populaires

Paul Rasse \*

Université de Nice (« *Sophia Antipolis* ») &  
Laboratoire I3M (« *Information, milieu, médias, médiation* »)

*L'étude des cultures populaires doit beaucoup au "Centre for Contemporary Cultural Studies" de Birmingham, qui a développé une approche sensible, compréhensive des modes de vie ouvriers caractéristiques des trente glorieuses. En France, dans la même période, dominait un modèle issu de l'éducation populaire, qui s'efforçait de populariser la culture légitime aux dépens de l'appréhension des cultures populaires. Le mouvement des écomusées a transformé la situation, en replaçant au centre des préoccupations d'un certain nombre de chercheurs, la façon dont les communautés condamnées à la disparition se réappropriaient leur propre culture, jusqu'à générer de véritables espaces publics, au sens habermasien du terme. La dynamique ainsi engagée, pourrait se révéler fort utile à l'étude des mutations actuelles, liées à l'essor des technologies de l'information et de la communication.*

La reconnaissance, puis l'étude approfondie des cultures populaires modernes ou postmodernes, contemporaines et urbaines sont des éléments forts de l'apport des *Cultural Studies* à l'anthropologie culturelle. La publication de *The Uses of Literacy*, en 1957, par Hoggart, cristallise l'existence d'un mouvement qui peinait à être reconnu, porté qu'il était par des enseignants chercheurs anglais, travaillant dans des formations universitaires "extra-murales" en milieu ouvrier.<sup>1</sup> En France, jusque-là, seuls les folkloristes et plus rarement les ethnologues s'étaient intéressés aux cultures populaires. Pour l'essentiel, leurs travaux concernaient les cultures traditionnelles, rurales et paysannes, enracinées dans les terroirs millénaires en train de disparaître et dont ils s'efforçaient, en toute urgence, de garder la trace. Anthropologie et muséologie allaient de pair. Rivette l'ethnologue et Rivière le conservateur, tous deux directeurs du

---

\* rasse@unice.fr

<sup>1</sup> Hoggart, Richard, 1957. *The Uses of Literacy*, Chatto and Windus, publié en France, 1970, sous le titre *La culture du pauvre*. Paris : Minuit, 426 pages. Citons encore dans la même lignée William Raymond qui publie en 1958 « *Culture and Society* » et Thomson Edward P. dont l'ouvrage *The English Working Class* paraît en 1963. Cf. Mattelart, Armand, Neveu, Érik, 2003. *Introduction aux cultural studies*, Paris : La Découverte, 122 pages, p. 23.

Musée de l'Homme, ont longtemps incarné la figure de proue de ce mouvement. En définitive, les cultures populaires n'avaient d'intérêt que lorsqu'elles disparaissaient ; seule l'agonie parvenait à leur conférer suffisamment d'intérêt pour justifier que des chercheurs puissent s'y intéresser, autrement que par hobby.

### *La culture du Pauvre*

Le livre de Hoggart sur les usages de la lecture dans les milieux populaires, ou plutôt, littéralement, sur les usages que les milieux populaires font de l'alphabétisation, trace en toile de fond les traits d'une classe ouvrière accédant tant bien que mal à la consommation de masse, encore élémentaire. Il s'intéresse notamment à leur usage des publications bon marché, à grande diffusion, que les industries culturelles du moment réalisent, commercialisent et diffusent massivement. Pour analyser comment les sollicitations de la grande presse rencontrent les attitudes traditionnelles de la classe ouvrière, il consacre l'essentiel de l'ouvrage à décrire le contexte, l'environnement, l'atmosphère et les styles de vie des milieux populaires des grands centres industriels anglais. La méthode est à la fois autobiographique et ethnographique, compréhensive, car Hoggart, orphelin, a été élevé par une vieille tante dans la banlieue pauvre de Leeds.<sup>1</sup> Il apporte un éclairage nouveau sur les modes de vie, les goûts et les valeurs de la classe ouvrière anglaise, qu'il saisit de l'intérieur avec une acuité et une subtilité toute particulière. Il faut dire que Hoggart est un littéraire, plus qu'un sociologue ; le ton, l'atmosphère qui résultent des descriptions fouillées, riches en détail, sans complaisance ni mépris, donne une épaisseur aux pratiques populaires, que les approches ethnocentrées, réalisées par des chercheurs trop extérieurs et peut-être trop savants ne parviennent pas à percevoir avec suffisamment de précision et d'épaisseur, pour les donner à ressentir et à connaître. Au final, son ouvrage nous permet de comprendre la dynamique interne et structurante de cette culture populaire, sa façon d'être au monde, confrontée à d'autres univers sociaux et au progrès.

Le livre est publié en France dans les années soixante-dix, à l'initiative de Passeron et de Bourdieu, qui l'accueillent dans une nouvelle collection, « Le sens commun », aux Éditions de Minuit. Et déjà, sa traduction pose problème, car les descriptions contextualisées, les expressions localisées ou argotiques, qui émaillent le parler populaire n'ont pas leur correspondant en langue française. Ainsi Rigby explique-t-il, que les cultures populaires des autres sociétés, sont, et restent, ce qu'il y a de plus inconnu et de plus mystérieux. En effet, les nations ont toujours beaucoup plus

---

<sup>1</sup> Hoggart, Richard, 1970. *Op. cit.*, p. 43 et 44. Voir aussi Passeron, Jean-Claude (dir.), 1999. *Richard Hoggart en France*. Paris : Bibliothèque publique d'informations, Centre Georges-Pompidou, 270 pages, p. 13.

échangé leur culture savante que leurs cultures populaires, qui demeurent, aujourd'hui encore, à l'âge des *mass media*, prisonnières des frontières culturelles et linguistiques.<sup>1</sup> La culture des élites rassemble ces dernières en même temps qu'elle les brasse. Elle voyage depuis toujours. C'est une contrainte qu'elle doit intégrer dans toute création. Elle dispose pour cela de transcriptions savantes, de recueils méthodiques, de dictionnaires, des appuis de la science dans ce qu'elle a d'universel, quand les cultures populaires sont, elles, désespérément enfermées dans leur contexte, dans le milieu localisé qui leur donne vie et où elles s'expriment, liées qu'elles sont à l'expérience des sujets, qui en sont les acteurs plus que les auteurs.

Et d'ailleurs, le livre de Hoggart, publié dans la période d'effervescence culturelle post-soixante-huitarde, n'a pas le succès escompté, celui de Marcuse, par exemple, que la France traduit et publie amplement à partir de la même époque.<sup>2</sup> Il devient et restera néanmoins, une référence forte, et cependant isolée, un phare pour qui s'intéresse aux cultures populaires. Passeron notamment, qui reconnaît en avoir subi « *une longue imprégnation théorique* », le dit : « *The Uses of Literacy nous libère de la représentation mythique du "peuple" telle que la manipulaient les intellectuels français, obsédés par le rôle des mass media dans "la massification" d'une classe toujours supposée ouvrière, victime consentante des nouveaux moyens de communication, proie toute désignée de la manipulation par les médias* ». <sup>3</sup>

Hoggart a ouvert la voie pour avoir mis l'accent sur la dimension sociale de la culture, en montrant comment elle tisse des formes de solidarité, sur lesquelles il revient longuement, parce qu'elles sont indispensables à l'existence quotidienne, autant que parce qu'elles organisent des formes de résistance aux intrusions venues de l'extérieur, qu'il s'agisse des agents de contrôle (fonctionnaires des services sociaux, policiers...), ou des injonctions à la consommation passive des nouveaux produits culturels de masse (la presse populaire notamment). Elle permet ce regard en biais, si caractéristique des modes de vie populaires : de se laisser aller au plaisir des babioles, au sucré des confiseries "mass-médiatiques", tout en conservant son quant à soit ; toujours sur la réserve, dans la mise à distance du monde des autres, comme une forme de dignité, pour ne pas s'en laisser montrer et garder la tête haute.

---

<sup>1</sup> Rigby, Brian, 1999. « La "culture populaire" en France et en Angleterre : la traduction française de *The Uses of Literacy* ». In Passeron, Jean-Claude (dir.). *Op. cit.*, p. 137 à 166.

<sup>2</sup> Ainsi, après 1968, les éditeurs font traduire de vieux ouvrages, notamment *Raison et révolution* (paru pour la première fois en anglais en 1941), en 1969, ils publient *Vers la libération*, qui paraît simultanément en France et aux États-Unis, tandis que cette même année les éditions Didier traduisent *Critique de la tolérance pure*, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1965.

<sup>3</sup> Passeron, Jean-Claude, 1999. « Présentation de Marseille à Richard Hoggart et vice versa ». In Passeron, Jean-Claude (dir.). *Op. cit.*, p. 53.

Plus récemment, les *Cultural Studies*, confrontées à la disparition de leur objet d'étude (la classe ouvrière) et au repli sur le communautarisme, ont repris ce point de vue pour analyser la dynamique des mouvements culturels minoritaires *gays*, lesbiens, féministes, écologistes ou ethniques.<sup>1</sup> Elles montrent comment ces groupes sociaux, au départ minoritaires, ont su se constituer en groupes de pression symboliques, en communautés ou en réseaux culturels, en développant des manières originales d'être, entre eux et au monde, en inventant des pratiques sociales, des styles, des formes d'expression artistique, des tenues vestimentaires, des modes, des habitudes décrites, des raisons et des occasions de se réunir, en mettant en débat des valeurs avant de les structurer en systèmes organisés, qui les rassemblent et les opposent aux autres.<sup>2</sup> Car, dans l'arène symbolique, tout le monde n'a pas les mêmes ressources politiques, économiques ou sociales, pour faire entendre et valoir son point de vue, ou pour disqualifier celui de ses adversaires, pour gagner en force et résister aux processus d'acculturation, d'inféodation aux systèmes symboliques dominants, pour exister, se démarquer, se distinguer, défendre ses revendications ; si bien que les minorités doivent s'organiser et inventer des traits culturels originaux, jusqu'à se doter véritablement d'une culture qui les rassemble, se donne à voir et leur permet de jouer sur la scène publique "mass-médiatique".

Habermas, lui-même, revenant sur sa conception, qu'il juge après coup trop pessimiste, d'un espace public dominé par les *mass media*, développe des conceptions assez similaires, quand il montre comment divers groupes sociaux investissent l'espace public "mass-médiatique", s'en servent comme d'une caisse de résonance pour faire entendre leurs revendications, pour mettre en débats et en questions les modèles dominants.<sup>3</sup> Et de citer les syndicats, les associations revendicatives, les mouvements sociaux, les groupements de consommateurs, les conseils de parents d'élèves, les institutions culturelles...<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Voir par exemple : Warner, Michael, 1999. *The trouble with normal, sex, politic and ethics of squeeer life*. Cambridge : Harvard University Press. — Warner, Michael, 2002. *Publics and Counter publics*. New York : Zone Books. — Macé, Éric, 2005. « Mouvement et contre mouvement culturel dans la sphère publique et les médiacultures », pp. 41-68. In Maigret, Éric & Macé, Éric (dir.). *Penser les médiacultures, nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*. Paris : Armand Colin & INA, 270 pages.

<sup>2</sup> Éric, Macé, 2005. *Op. cit.*, p.51.

<sup>3</sup> Habermas, Jürgen, 1992, « L'espace public, trente ans après », *Quaderni*, n° 18 (automne), p. 174 et suivantes. — Habermas Jürgen, 1997. *Droit et démocratie, entre faits et normes*. Paris : Gallimard, 560 pages, p. 355 et suivantes.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 393.

## *Les musées de société et l'étude des cultures populaires*

En France, pour longtemps encore, dominent les conceptions anciennes, aristocratiques autant que républicaines de la culture. Même dans les milieux intellectuels progressistes, la seule culture qui soit, celle qui compte et peut éventuellement avoir une action émancipatrice est la culture légitime, celle des beaux-arts, s'épanouissant à l'ombre, sous la protection et le bon goût des classes dominantes, pour leur plus grand plaisir et pour leur distinction. Même si l'on reconnaît tant bien que mal, que les autres, les classes dominées ou les catégories populaires peuvent avoir leur propre culture, celle-ci n'est en définitive pensée, qu'en référence à celles des élites. Une telle conception lui dénie toute vraie consistance ; la réduit tantôt à rien, et tantôt la survalorise, en hypertrophiant tel ou tel trait, par référence à des modèles esthétiques dominants. Deux tendances opposées que Passeron et Grignon nomment « *le misérabilisme* » et « *le populisme* », en expliquant qu'elles sont pourtant symétriques, puisque de part et d'autre, la référence reste la culture légitime. <sup>1</sup>

Dans cette même perspective, les politiques culturelles redoublent d'effort, à l'instar de Malraux ou de Vilar, pour rendre la grande culture accessible aux masses qui s'en détournent. <sup>2</sup> Et toutes, de développer des stratégies offensives, un arsenal de techniques de médiation, d'études de public, de stratégies *marketing*, de campagnes publicitaires. Et les sociologues de compter et de recompter la fréquentation des théâtres, des opéras, des musées, de décortiquer les origines sociales et géographiques des publics, de les segmenter en catégories d'âge, d'origine, de pratiques, d'évaluer les processus de réception, de s'intéresser aux non publics. Et tous, de se réjouir quand les taux de fréquentation des uns progressent, ou de déplorer l'exclusion des autres et l'inexorable progression du temps passé par chacun devant les écrans de télévision. Après cela, Bourdieu a beau jeu de montrer comment l'exclusion des classes populaires, qui s'excluent d'elles-mêmes, en dépit de tant de sollicitude, renvoyées qu'elles sont à leur barbarie, contribue à la légitimité des classes dominantes en place. Le capital culturel redouble les inégalités sociales et économiques, quand les différences relevées dans la fréquentation des lieux de culture légitime viennent conforter et légitimer les différences dans la distribution des revenus, du pouvoir et des moyens financiers. Au final, les cultures populaires, ou ce qu'il en reste, ne sont jamais abordées que sous l'angle de leurs dérives communautaristes et passéistes, condamnées qu'elles sont par la modernité "mass-médiatique" où toutes se retrouvent.

<sup>1</sup> Voir Grignon, Claude et Passeron, Jean-Claude, 1989. *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Gallimard & Seuil, 264 pages, p. 9 et suivantes.

<sup>2</sup> Rasse, Paul, 2003. *Le théâtre dans l'espace public. Avignon "Off"*. EdiSud, 223 pages, p. 26 et suivantes.

Dans ce contexte, le mouvement des écomusées, dans les années soixante-dix, puis les musées de société à caractère industriel dans les années quatre-vingt-dix font figure d'innovation, en ce sens où ils utilisent une institution culturelle légitime, le musée, pour valoriser les cultures populaires et défendre leur persistance, en dépit des mutations sociales, économiques, autant qu'industrielles en cours. « *Le musée n'a de limite que celle de la communauté qu'il sert...* », déclarait de Varine dans un manifeste publié en 1973, à l'issue d'une première année d'expérience à l'écomusée du Creusot Montceau-les-Mines. « *La communauté tout entière constitue un musée vivant, poursuit-il, dont le public se trouve en permanence à l'intérieur ; le musée n'a pas de visiteurs, il a des habitants* ». Le projet d'écomusée prévoit la participation active de la population, censée prendre en charge la conservation, l'interprétation et la monstration de ce qu'elle considère, ou mieux, de ce qu'elle fait émerger comme patrimoine culturel.<sup>1</sup>

Georges-Henri Rivière, le conservateur du Musée de l'Homme, qui avait lancé et soutenu les premières études ethnographiques sur le monde rural et paysan, se passionne pour l'expérience. Il vient tout juste d'inaugurer son nouveau musée consacré à la recherche, à la conservation des traces et à la médiation des arts et traditions populaires. Il lui a fallu pour cela batailler toute une vie, pendant près de quarante ans, mais la consécration vient trop tard ; à peine ouvert, le musée, qui propose un syncrétisme savant et national des cultures populaires, paraît dépassé. Les nouveaux combats pour la reconnaissance des cultures populaires se passent dans les régions, sur le terrain, là où elles s'enracinent avec les populations qui les font vivre.<sup>2</sup>

Les nouveaux écomusées, là encore, font appel à des ethnologues pour les aider dans leurs travaux, mais ce sont davantage des étudiants, des débutants, que des chercheurs confirmés et établis. Néanmoins, ils réalisent de nombreuses études qui accompagnent le projet scientifique des musées et préparent les expositions. Dans la veine des *Cultural Studies* (mais connaissent-ils Hoggart ?), les chercheurs s'intéressent autant aux restes moribonds des cultures rurales, qu'aux modes de vie ouvriers, aux savoirs faire industriels et à la culture jeune, saisis dans leur épaisseur et pour leur dynamique propre. La mission du patrimoine ethnologique, créée vers la fin des années quatre-vingt par le Ministère de la Culture soutient nombre d'entre elles (à leurs débuts pour le moins).

---

<sup>1</sup> Varine-Bohan, Hugues de, 1973. « Un musée éclaté. Le Musée de l'Homme et de l'industrie », *Muséum*, vol. XXV.

<sup>2</sup> Malgré ses efforts, en dépit de son autorité et de sa célébrité, le projet lancé en 1937, n'aboutit à la création du musée des ATP qu'en 1973, encore a-t-il été revu maintes fois à la baisse, en supprimant notamment les ateliers pédagogiques qui devaient populariser l'institution.

Parallèlement, l'émergence de ces nouveaux objets de culture a suscité des recherches sur leur dynamique propre, ces recherches s'intéressent à la fonction symbolique de ces musées d'un nouveau type. Notons qu'elles sont réalisées par des sociologues plus que par des ethnologues, qui eux se focalisent sur le contenu des cultures. Notons encore, que de nombreux chercheurs trouvent, au final, une place dans le dispositif universitaire en intégrant les SIC, une discipline nouvelle moins installée académiquement et pour cela plus ouverte aux nouvelles problématiques muséales<sup>1</sup>. Ils s'efforcent d'analyser les processus de création, de mise en scène et en fête de la culture de populations habitant les terrains concernés par les musées. « À l'extrême, écrit Jean Davallon, à propos des écomusées, on pourrait dire qu'ils visent moins à muséifier le territoire qu'à le transformer en lieu de cérémonie... ». À la différence du musée classique, l'écomusée et les musées de société se doivent (comme les fêtes révolutionnaires de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) d'être une « technologie de l'événement »<sup>2</sup>. Le rassemblement est non seulement un moment de présence que la communauté s'accorde à elle-même, mais il incarne l'intérêt que la foule accorde à son patrimoine et au projet de l'association. Non seulement l'espace de la fête brise un instant les rapports de domination symbolique, qui jusque-là déniaient aux cultures populaires la possibilité de s'exprimer et de s'exposer, mais encore cette rupture s'inscrit dorénavant dans la durée, puisque les cultures populaires deviennent elles aussi dignes d'être conservées et muséographiées.

Les travaux d'Habermas sur l'espace public, rejoignant le point de vue développé par les *Cultural Studies* ouvrent la perspective d'une analyse de la dynamique culturelle des écomusées. La fonction des musées n'est plus seulement de conserver et de donner à voir au peuple, pour l'éduquer, les chef-d'œuvre de la culture dominante, sélectionnés par les élites, qui s'approprient et se réservent le débat esthétique (portant sur la définition de ce qui mérite d'être conservé et sur l'interprétation de sa fonction symbolique). Le musée justement devient un lieu de débat sur la patrimonialisation des cultures populaires par les populations locales, qui se l'approprient. Que faut-il conserver et pourquoi ? Comment interpréter les collections ? Que faut-il en dire ? Quelle vision des cultures populaires construisent-elles ?<sup>3</sup>

Plus récemment, Serge Chaumier s'est intéressé à l'évolution de ces institutions aux dynamiques contradictoires que suscite leur normalisation,

---

<sup>1</sup> Citons par exemple : S. Chaumier, J. Davallon, P. de La Broise, D. Jacobi, J. Le Marec, P. Rasse...

<sup>2</sup> Davallon, Jean, 1986. *Claquemurer pour ainsi dire, tout l'univers*. Paris : Centre de création industrielle Georges-Pompidou, 280 pages, p. 120.

<sup>3</sup> Rasse, Paul, 1999. *Les musées à la lumière de l'espace public. Histoire, évolution, enjeux*. Paris : L'Harmattan, 342 pages — Rasse, Paul, 1999. « L'histoire pour analyser le monde contemporain : L'espace public et les musées ». *MEI*, n° 10 (« Histoire et communication »). Paris : L'Harmattan.

quand, pour obtenir enfin la reconnaissance et le soutien de la direction des musées de France, les bénévoles qui ont créé le musée font appel à des professionnels formés sur le modèle républicain de diffusion de la culture légitime.<sup>1</sup> À la définition traditionnelle de l'écomusée, qui affirme les liens sociaux, amène les acteurs locaux à se rencontrer et les habitants à se retrouver régulièrement pour toutes sortes d'occasions, de fêtes et de manifestations, autour de collections d'objets hétéroclites, mais accumulés en fonction de leur valeur symbolique de témoins, s'oppose une nouvelle conception du musée comme outil de communication en direction des autres, de l'extérieur. Or, les enquêtes révèlent que le public de touristes qui accumule les visites a assez vite l'impression de voir toujours, un peu la même chose : « *le grenier des grands-parents* », expliquent-ils. Les experts recommandent de se distinguer, la DMF l'exige<sup>2</sup>. Il faut un projet qui mette en évidence ce que le musée a d'exceptionnel... avec un programme muséographique et des dispositifs de médiation adéquats. Le message passe, le musée séduit, mais les populations originaires se sentent dépossédées ; sans doute est-ce le prix à payer pour que la DMF et les institutions culturelles légitiment le musée, lui accordent des aides, de façon qu'il puisse valoriser, conserver et faire connaître des éléments caractéristiques des cultures populaires.

On est loin des objets de prédilection étudiés par les *Cultural Studies*, plus centrées sur les nouvelles cultures urbaines, et pourtant, les problématiques rejoignent celles des espaces publics partiels et des performances réciproques des cultures, dans la vaste arène "mass-médiatique" mondiale, problématiques qui s'efforcent d'interroger et d'éclairer les stratégies des minorités pour participer au grand jeu des sociétés. Les cultures dominantes y sont en position de force, parce qu'elles ont plus de moyens pour s'expliquer et étendre leur influence, qu'elles sont portées par des catégories sociales qui ont plus de pouvoir, plus d'autorité et dont les modes de vie aisés et confortables sont forcément plus enviables. Et cependant, les cultures populaires perdurent, elles sont rejointes par les nouvelles cultures qui s'inventent, émergent des mutations d'un monde pris dans un double mouvement d'universalisation et de fractionnement. Elles offrent de nouveaux objets à l'investigation des *Cultural Studies*, qui pour les aborder, redéployent les connaissances accumulées sur la question des cultures et des rapports qu'elles établissent entre elles depuis la nuit des temps.

---

<sup>1</sup> Chaumier, Serge, 2000. « Les ambivalences du devenir d'un écomusée ». *Public et musées*. N°s 17-18, p. 83 et suivantes.

<sup>2</sup> Girault, Yves et Rasse, Paul, 1998. « La démarche de projet dans les musées et les organisations culturelles ». *Communication et organisation*, n° 13, p. 191 à 206.

## Perspectives anthropologiques

Dans une relecture qu'il fait dans les années 1990 de son enfance, Hoggart déplore la disparition des formes de sociabilité qui caractérisaient le prolétariat. En effet, *The Uses of Literacy* analysait un monde transformé par la première révolution des moyens de communication, celle du train et de la machine à vapeur, qui avait conduit aux grandes concentrations industrielles et à l'émergence, puis à la structuration de la classe ouvrière, accédant peu à peu à la consommation de masse et au *welfare state*. Et ce monde-là a commencé à se défaire, avec la crise qui a mis fin aux fameuses "Trente glorieuses".

La seconde grande révolution des moyens de communication commence avec la micro-informatique et les NTIC, elle se poursuit avec les progrès de la connectique, qui ouvre des perspectives dont on mesure encore mal l'ampleur, si l'on admet que cette innovation n'a, en définitive, que quelques années ; la possibilité de relier entre eux des hommes et des machines, pour un coût infinitésimal, est toute récente. Elle permet un redéploiement de la production de masse des biens de consommation à l'échelle planétaire. Elle a commencé par déchirer le tissu industriel et a fait exploser les bastions ouvriers, qui constituaient le support de la culture du pauvre.<sup>1</sup> « Pour la première fois la conscience de classe semble se dissoudre... Le sentiment d'appartenance au monde ouvrier a disparu en même temps que les liens communautaires qui s'y tissaient entre ses membres au profit d'une nébuleuse d'individus, aux prises avec des stratégies personnelles "pour se frayer leur propre chemin". »<sup>2</sup>

Les possibilités immenses ouvertes par la connectique substituent progressivement à la concentration, au collectif, le réseau des acteurs dispersés, en interaction les uns avec les autres, pour des motifs de plus en plus précis et des temps de plus en plus courts. S'esquissent de nouvelles façons d'être ensemble, relié par le téléphone et les écrans digitalisés, parfois pour des rassemblements ponctuels, ultras spécialisés ou de grande ampleur<sup>3</sup>.

Le brassage des cultures, la dispersion des collectifs à l'échelle planétaire, leur reconstruction en communautés éphémères affectives et cathartiques si bien analysées par Michel Maffesoli, ouvre aux *Cultural Studies* de

---

<sup>1</sup> Rasse, Paul, 2006. *La rencontre des mondes : diversité culturelle et communication*. Paris : Armand Colin, 339 pages, voir notamment le Chapitre 7 : « La société industrielle de masse », p.149 et suivantes ; et le Chapitre 8 : « La révolution connectique », p.171 et suivantes.

<sup>2</sup> Hoggart, Richard, 1999. « The Abuses of Literacy (ou les dangers de la lecture) ». In Passeron, Jean-Claude, 1999, *op. cit.*, p. 85 à 122.

<sup>3</sup> Rasse, Paul, 2006. *Op. cit.* Voir notamment la 2<sup>e</sup> partie : « La diversité des cultures en question. Perspectives anthropologiques des mondes contemporains », p. 197 et suivantes.

nouvelles perspectives <sup>1</sup>. Mais comme la science et la connaissance progressent à petit pas, en re-convoquant régulièrement les travaux antérieurs pour les réinterpréter à la lumière de nouvelles questions que posent ces mutations, les publications des grands ancêtres, celle de Hoggart et de bien d'autres encore méritent d'être redécouvertes et revisitées régulièrement. Les *Cultural Studies*, toujours en quête de nouvelles manifestations de la culture, obnubilées par leurs objets émergents, paraissent bien souvent sans mémoire, comme écrasées par le présent. L'approche anthropologique encore, qui constitue un formidable panoptique des savoirs sur les cultures et leur mouvement, les unes au contact des autres, peut permettre de prendre du recul, de la hauteur, pour mettre en perspective les objets qu'elle s'efforce d'étudier. Bien sûr, il faut décrire ces objets, analyser les forces en jeu, réfléchir aux mutations qu'ils annoncent. Mais il faut aussi pouvoir les situer dans des mouvements sociaux longs, qui les dépassent et font sens. En abîme, en opposant ce qui était à ce qui advient, et sans pour autant sombrer dans la nostalgie, on peut encore réfléchir aux mutations, à ce qui nous échappe pour le meilleur et pour le pire.

---

---

---

<sup>1</sup> Maffesoli, Michel, 1988. *Le Temps des tribus. Le déclin de l'individualisation dans les sociétés de masse*. Paris : Le livre de poche, 284 pages. — Maffesoli, Michel, 2002. « Tribalisme post-moderne », pp. 141-160. In Rasse, Paul, Midol, Nancy, Triki, Fathi (dir.). *Unité et diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*. Paris : L'Harmattan, 388 pages.